

Héra et les sprinteuses de l'Antiquité

Il aura fallu attendre 1900 pour que les premières femmes participent aux jeux Olympiques (22 sur 997 athlètes). Pourtant, des écrits grecs du II^e siècle mentionnent des épreuves de course féminines, les *Heraia*, en l'honneur de la déesse, à l'écart des jeux masculins, sur le mont Olympe. **Par Jean-Yves Boriaud**

U

lysse, ballotté par la tempête après dix années d'errance sur les mers, n'a plus, pour survivre, qu'une pauvre planche, rescapée de sa dernière embarcation, à laquelle se raccrocher. Les courants, heureusement, la poussent jusque sur un rivage apaisé, celui de l'île des Phéaciens. Jeté sur ce rivage, il s'endort et ne sera réveillé que par les cris de jeunes filles qui viennent de faire tomber dans une cascade la balle avec laquelle elles

jouent en compagnie de leur maîtresse, la princesse Nausicaa. Dans la plus haute Antiquité, donc, les filles jouent à l'un de ces innombrables jeux de balle dont nous parlent les textes les plus divers. Rien d'étonnant à cela, le médecin grec Rufus d'Éphèse en recommandant la pratique dans son traité sur le *Régime des jeunes filles*. Non seulement elles jouent, mais elles courent.

Le sport ou la vertu

À Sparte, elles ont droit à un entraînement particulier: si cette pratique a une finalité déclarée – leur permettre de donner naissance à des enfants robustes –, elle débouche clairement sur des concours (*agones*) spécifiques, mais internes à la ville. Les femmes spartiates sont d'ailleurs célèbres, dans le pays, pour cette préparation physique, aberrante aux yeux des Athéniens. Ainsi le poète tragique Euripide, dans son *Andromaque*, vilipende-t-il

ces femmes qui, «les cuisses dénudées et le vêtement relâché, partagent les mêmes pistes de course que les garçons». Conséquence: «Aucune femme, à Sparte, ne saurait être vertueuse!»

En fait, il y a bien, en Grèce, des épreuves de prestige réservées aux femmes. Cela se passe à Olympie, et, par chance, nous en avons conservé le descriptif, sous la plume d'un observateur attentif et compétent, Pausanias, auteur d'une *Périégèse*, guide d'un long voyage effectué en Grèce de 150 à 175 apr. J.-C. L'origine de ces épreuves remontait, pour les Grecs, au temps des héros. Ou plutôt des héroïnes. Et en particulier à la révolte de l'une d'elles, la princesse Hippodamie, interdite de mariage par son père Œnomaos, roi de Pise [Péloponnèse], qui, à tout potentiel gendre, proposait une course de chars à l'enjeu bien défini: s'il l'emportait, il épousait sa fille et s'il perdait, il mourait. Œnomaos disposant de chevaux divins, le



Cachez ce sein... La tenue des athlètes féminines consistait en une légère tunique qui découvrait le sein droit. Atalante Barberini, original grec du I^{er} s. av. J.-C. ou copie romaine du II^e s. apr. J.-C. Musées du Vatican, musée Pio-Clementino.

suspense était réduit, et douze prétendants perdirent la vie dans l'affaire. Surgit malgré tout un problème quand se présenta le jeune et beau Pélops, fils du célèbre et redoutable Tantale. Hippodamie, pour la première fois amoureuse, se révolta, fit saboter le char paternel, et Enomaos périt dans l'accident qui s'ensuivit. Pour remercier Héra, déesse des femmes, de l'heureuse (pour elle) conclusion du drame, Hippodamie instaura alors des jeux, dans la proche Olympie, et nomma, pour les organiser tous les quatre ans, un comité d'organisation de seize « matrones ».

Il y eut alors une seule course, gagnée par une autre héroïne, Chloiris, fille d'Amphion et seule survivante des Niobides [enfants d'Amphion et de Niobé, fille de Tantale, ndlr].

Pour l'origine de ces jeux, il y avait une seconde version, liée à la ville de Pise et à Démophon, tyran local, qui s'était particulièrement acharné contre ses voisins de la cité d'Élis : à sa mort, ses propres sujets, peu soucieux d'endosser ses exactions en s'associant à ses honneurs funèbres, profitèrent de l'opportunité pour se réconcilier avec les Éléens. Ceux-ci, tout aussi désireux d'en finir avec cette pénible situation, décidèrent, pour sceller la réconciliation, de choisir dans chacune des seize cités qui formaient leur territoire une femme – âgée – disposant de l'estime générale. Et c'est cette vénérable assemblée qui aurait décidé de placer la paix retrouvée sous l'éminent patronage de la déesse d'Olympie, Héra, en y organisant trois courses en son honneur, les *Heraia*.

Des distances d'ordre rituel

La déesse était réellement présente sur l'*altis* (l'espace sacré) d'Olympie, dans un temple très ancien, proche de celui de Zeus. Les courses qui lui étaient dédiées avaient lieu en septembre, deux semaines après les jeux masculins, et n'avaient rien de gratuit : elles s'inscrivaient dans un rituel, les seize femmes, divisées en deux chœurs, étant chargées de rendre honneur à Physkoa, l'héroïne de la cité d'Élis, et à Hippodamie, celle de Pise, et de tisser un vêtement, un *peplos*, destiné à Héra. Les concurrentes, non •••



Chevauchée fantastique
Vainqueur de la course de char, Pélops obtient le royaume de Pise et la main d'Hippodamie.

Bas-relief en terre cuite du I^{er} s. apr. J.-C.
Met, New York.

Foulée sacrée
Avant d'être un concours sportif, les *Heraia* sont un élément rituel.

Statue en bronze (520-500 av. J.-C.), British Museum, Londres.

“Les concurrentes, réparties en trois catégories d'âge, couraient sur le même stade que les hommes”

... mariées, étaient réparties en trois catégories d'âge et couraient sur le même stade que les hommes, mais sur une distance plus réduite (160 m) : sans doute ne faut-il pas voir là, pense-t-on maintenant, la marque d'une infériorité physique supposée mais un rapport, d'ordre rituel, à la taille des temples des deux divinités, celui de Zeus (64 m) étant notablement plus long que celui d'Héra (50 m).

Pausanias va jusqu'à décrire la tenue des «coureuses» : «Leurs cheveux sont relâchés, leur tunique s'arrête juste au-dessus du genou, et elles dévoilent leur épaule droite jusqu'à la poitrine.» Avec ce chiton (tunique) asymétrique, on est évidemment bien loin de la

nudité athlétique exigée des concurrents masculins. On peut d'ailleurs voir au musée du Vatican une statue de marbre, grandeur nature, représentant une de ces «coureuses» : certes tardive puisque d'époque julio-claudienne, elle pourrait être la copie d'une statue honorifique sculptée en l'honneur d'une lauréate des *Heraia*, son vêtement correspondant d'assez près à la description de Pausanias.

Ces courses étaient en effet des épreuves «stéphani-tes», les gagnantes recevant une couronne d'olivier sauvage (l'oléastre) – ce qui, en soi, représen-



tait un grand honneur – ainsi qu’une portion de la vache sacrifiée à Héra. Elles avaient en outre le droit de se faire représenter sous la forme d’une statue ou en effigie (*eikones*), sur une plaque d’argile cuite: d’aucuns ont d’ailleurs cru discerner, sur les colonnes du temple de la déesse, ce qui pourrait être les points d’attache de pareils portraits. D’où venaient-elles? De toute la Grèce, comme le laisserait penser une statuette de bronze (*ci-dessous à g.*), du VI^e siècle av. J.-C., retrouvée en Épire et exposée au British Museum depuis le XIX^e siècle? De facture laconienne (spartiate), elle représente à l’évidence une «coureuse», telle que les voulaient les *Heraia* – son vêtement laissant en particulier son sein droit nu –, auxquelles, malheureusement, aucun détail ne permet de la rattacher de manière décisive.

Un rituel de mariage ?

Organisées sur le site même des jeux Olympiques, ces épreuves étaient-elles pour autant, «panhelléniques»? Il ne le semble pas, tant elles paraissent liées à des conjonctures locales: le mariage d’Hippodamie et, surtout, la réconciliation des deux cités, les courses constituant un élément du rituel en l’honneur d’Héra, au même titre que les chœurs et le tissage du *peplos*. On a également avancé, pour «prouver» l’internationalité de ces courses, l’origine thébaine de Chloris, la première lauréate, selon le mythe, mais à bien y regarder, en tant que fille de Niobé, elle est nièce de Pelops, héros local s’il en est. Quel rôle assigner alors à ces jeux féminins, sans doute réservés à des participantes de la région immédiate? Les concurrentes sont des jeunes filles, et les organisatrices, des femmes mariées et âgées; le mythe originel renvoie à un mariage, celui d’Hippodamie, représenté sur le fronton oriental du temple de Zeus, du côté du stade, tandis que, sur l’autre est figuré celui du Lapithe Pirithoos, où les centaures invités ont tenté de violer la mariée. Éléments qui inciteraient à replacer dans un rituel de mariage les trois courses destinées à prouver l’excellence de la classe d’âge de ces *parthénoï* (jeunes filles) et la qualité de leur préparation à

l’union qui les attend, et qui confortera leur place dans le corps social. Même si cette symbolique n’épuise ni le sens ni la portée de pareilles épreuves «olympiques». On a en effet découvert, à Delphes, la base, gravée, d’un groupe de trois statues élevées par un Hermesianax de Tralles à ses trois filles, lauréates des jeux Isthmiques (en l’honneur de Poséidon) ou Pythiques (à la gloire d’Apollon): Triphosa, dans la course du stade, Hédéa (gagnante dans quatre concours) et Dionysia. Certes tardive, puisque du I^{er} siècle apr. J.-C., cette inscription, parmi d’autres, témoigne sans ambiguïté d’une tradition féminine sportive, qui dépasse le simple cadre des jeux d’Olympie. Et ce n’est pas

Myrsiné qui dira le contraire: selon la vaste encyclopédie byzantine des Géoponiques dans les temps mythiques, cette trop brillante lauréate des jeux du stade provoqua la jalousie de ses adversaires masculins, qui l’assassinèrent. Les dieux la prirent en pitié, et elle fut aussitôt changée en myrte. 

L’auteur. Jean-Yves Boriaud est professeur émérite de langue et de littérature latines à l’université de Nantes. Spécialiste de l’Antiquité, de la Rome renaissante, il est aussi traducteur de grands textes humanistes. On lui doit notamment, en 2019, *La Fortune des Médicis* (Perrin) et, en 2024, *Alexandre VI Borgia* (PUF).

Petite ourse deviendra grande en courant pour Artémis



Mue Les jeunes filles couraient en robe couleur safran rappelant le pelage de l’ourse. Fragment du cratère [vase antique] d’Orse, trouvé dans le sanctuaire d’Artémis (V^e s. av. J.-C.).

archéologiques et littéraires, elles devaient, vêtues de robes couleur safran rappelant le pelage de l’ourse, courir sur le sanctuaire, à proximité de palmiers, autour d’un autel, ou le « fuir ». Ces courses, apparemment destinées à différentes classes d’âge, devaient relever de rituels de transition scandant la vie féminine avec, pour objectif, l’entrée, avec la caution d’Artémis, dans l’âge l’adulte, celui du mariage et de la procréation. J.-Y. B.

S’il était des sanctuaires spécifiquement féminins en Grèce, c’était bien ceux de la farouche Artémis, tel celui de Brauron, en Attique. Jumelle d’Apollon, cette Artémis était une déesse complexe, maîtresse des animaux sauvages en même temps que protectrice de la famille et garante de sa fécondité. À Brauron, elle était célébrée lors d’une mystérieuse *arkteia* [rite d’initiation]. Tout y tournait autour d’un mythe, celui d’une ourse domestique indûment tuée pour avoir, dans le sanctuaire, blessé et aveuglé une jeune fille en jouant. Ulcérée par ce « crime », Artémis imposa alors aux Athéniennes, pour pénitence, d’« imiter » l’ourse avant leur mariage. Aussi les jeunes filles (désignées sous le nom d’*arktoï*, « ourses »), venues d’Athènes en procession, devaient-elles accomplir une manière de « stage » à Brauron, que parachevait cette *arkteia*: si l’on en croit plusieurs témoignages,